

ANIMAUX SAUVAGES EN VILLE

Quelles cohabitations?



EDITIONS
ALPHIL

PRESSES
UNIVERSITAIRES
SUISSES

N°16, 2023

GÉO-REGARDS

SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE ET
INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

GÉO-REGARDS

REVUE NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE

ANIMAUX SAUVAGES EN VILLE : QUELLES COHABITATIONS ?

**PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SILVIA FLAMINIO,
MAUD CHALMANDRIER, JOËLLE SALOMON CAVIN**

N° 16, 2023

**SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE
ET INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL**

ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2024

Rue du Tertre 10

CH-2000 Neuchâtel

www.aphil.ch

www.aphilrevues.com

© Société neuchâteloise de géographie, www.s-n-g.ch

© Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, www.unine.ch/geographie

Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie est une revue à comité de lecture issue de la fusion du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* et de *Géo-Regards: cahiers de l'Institut de géographie*. *Géo-Regards* est, entre autres, référencé par Elsevier (Scopus), sur le portail Mir@bel, et par le Comptoir des presses d'universités. La revue figure sur la liste des revues scientifiques de l'Union géographique internationale.

N° 16, 2023

DOI: 10.33055/GEOREGARDS.2023.016.01

ISSN 1662-8527

ISBN 978-2-88930-622-0

ISBN PDF 978-2-88930-623-7

ISBN Epub 978-2-88930-624-4

Abonnements	L'adhésion à la Société neuchâteloise de géographie comprend l'abonnement à <i>Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie</i> . Cotisations annuelles: membre ordinaire: 40 fr.; couple: 60 fr.; étudiant(e): 20 fr. Abonnement (sans adhésion): 33 fr. Société neuchâteloise de géographie Case postale 53 2006 Neuchâtel www.s-n-g.ch
Vente directe et librairie	Éditions Alphil-Presses universitaires suisses Rue du Tertre 10 2000 Neuchâtel commande@aphil.ch
Vente version électronique	www.aphilrevues.com
Éditeurs	Patrick Rérat (Université de Lausanne), Étienne Piguet (Université de Neuchâtel)
Comité scientifique et de rédaction	Roger Besson (Uni. de Neuchâtel), Patrick Bottazzi (Uni. de Berne), Frédéric Dobruszkes (Uni. libre de Bruxelles), Marion Ernwein (Uni. of Oxford), Marie-Christine Fourny (Uni. Grenoble Alpes), Jean-Marie Halleux (Uni. de Liège), Hugues Jeannerat (Uni. de Neuchâtel), Francisco Klauser (Uni. de Neuchâtel), Laurent Matthey (Uni. de Genève), Étienne Piguet (Uni. de Neuchâtel), Raffaele Poli (Uni. de Neuchâtel), Martine Rebetez (Uni. de Neuchâtel), Jean Ruegg (Uni. de Lausanne), Joëlle Salomon Cavin (Uni. de Lausanne, responsable de la présentation des thèses), Ola Söderström (Uni. de Neuchâtel), Thierry Theurillat (Haute École Arc), Mathieu van Criekingen (Uni. libre de Bruxelles)
Traduction des résumés	Hubert Rossel et les auteurs
Photographie de couverture	Silvia Flaminio, Mulhouse, 2018
Secrétaire de rédaction	Léonard Schneider
Responsable d'édition	Sandra Lena, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

INTRODUCTION

SILVIA FLAMINIO, Université de Lausanne, École normale supérieure de Lyon,
silvia.flaminio@ens-lyon.fr,

MAUD CHALMANDRIER, Université de Lausanne, **maud.chalmandrier@unil.ch**,
JOËLLE SALOMON CAVIN, Université de Lausanne, **joelle.salomoncavin@unil.ch**

Un couple de canards sur la place de la Comédie française à Paris, une harde de sangliers dans les rues de Barcelone, un chevreuil égaré au centre-ville de Bâle ou des cerfs broutant dans les jardins des immeubles genevois : la présence d'animaux sauvages en ville a été largement commentée dans les médias durant la crise du Covid (MANENTI et al., 2020; RUTZ et al., 2020). Alors que les citoyen·e·s étaient confiné·e·s chez eux et chez elles, la vie sauvage urbaine, alimentée par les récits médiatiques d'une nature « qui reprend ses droits » (BOSWORTH, 2022; FISKE et al., 2024), se rendait moins discrète, plus visible et plus audible. Cette apparente « anthropause » (SEARLE et al., 2021) a motivé de nombreux biologistes à mener des analyses inédites de la faune urbaine (MANENTI et al., 2020; VARDI et al., 2021), en particulier aviaire (DERRYBERRY et al., 2020; GORDO et al., 2021; SERESS et al., 2021), et stimulé le développement des recherches en sciences sociales vers de nouvelles perspectives sur la place de l'animal en ville (GIBBS, 2022).

La présence animale en ville n'a cependant pas toujours été synonyme de bonne surprise, pour les animaux comme pour les humains. Généralement discrets, les rats ont en effet subi, comme les citoyen·e·s, la fermeture des restaurants, dont les déchets constituent une de leurs sources habituelles de nourriture. Ils ont dû élargir leur territoire d'achalandage, ce qui a parfois entraîné des rencontres plus fréquentes avec les citoyen·e·s. Dans une cité universitaire à Villeneuve d'Ascq, le confinement des étudiant·e·s a été d'autant plus douloureux à vivre que des blattes infestaient les bâtiments (NUNÈS, 2020). Même si l'attention singulière accordée aux animaux en ville n'a pas perduré, elle rappelle l'actualité de la question animale et l'intérêt pour la géographie d'apprendre à penser avec les animaux (RUDDICK et al., 2023).

Ce numéro spécial de *Géo-Regards*, s'intéresse aux formes de cohabitation ou de coexistence avec la faune sauvage de la ville. Il interroge les relations espaces-espèces-citadins (LORIMER, 2012). Par sauvages, nous qualifions les animaux qui échappent dans une large mesure au contrôle humain (LORIMER, 2015: 7; MARIS, 2018: 9), au-delà des délimitations spatiales et symboliques qui ont fixé les catégories de société et de nature (WHATMORE, 2002). S'intéresser à l'animalité urbaine est particulièrement propice pour prendre en compte les reconfigurations du sauvage,

telles que la féralité qui se réfère à des processus de dédomestication (CLANCY, 2021), la commensalité par laquelle les animaux s'adaptent en profitant des sources anthropogéniques de nourriture (O'CONNOR, 2017) et la synurbanisation qui désigne l'association étroite du comportement de populations animales aux particularités de l'écosystème urbain¹ (pour une discussion de la manière dont ces catégories sont négociées, voir BARUA et SINHA, 2019).

Plus généralement, ce numéro s'inscrit dans la perspective d'une géographie animale (HOVORKA et al., 2021 ; URBANIK, 2012 ; WOLCH et EMEL, 1998) ou humanimale (ESTEBANEZ et al., 2013) – vocable qui permet d'insister sur le caractère relationnel humains-animaux des travaux menés en géographie (URBANIK, 2012). La géographie animale s'est dès ses prémices intéressée aux espaces urbains (PHILO, 1995 ; WOLCH et EMEL, 1998). Le milieu urbain invite tout particulièrement à repenser la dichotomie, à la fois symbolique et spatiale, entre nature-culture : entre espaces pour les humains (les villes et autres constructions) et espaces pour la nature et les animaux sauvages (la *wilderness* ou *wildness*) (LORIMER, 2015 ; WOLCH et EMEL, 1998). Cette représentation n'aurait laissé aucune place pour l'animal sauvage en ville, particulièrement en Occident : « *No place is kept safe for wild animals in the city* » (WOLCH et al., 1995 : 735). Le processus historique d'exclusion des animaux des villes a constitué l'une des thématiques privilégiées de la recherche sur les animaux et la ville en géographie (PHILO, 1995), de même que la thématique de la conflictualité en lien avec la présence d'animaux en ville, ou dans des espaces en cours d'urbanisation (GULLO et LASSITER, 1998 ; YEO et NEO, 2010).

La géographie animale a ouvert la voie aux réflexions théoriques, politiques et éthiques sur la ville comme un lieu cosmopolite de convivialité entre différents êtres vivants (VAN DOOREN et ROSE, 2012 ; HINCHLIFFE et WHATMORE, 2006 ; OWENS et WOLCH, 2017 ; WOLCH, 2002). Par contraste avec cette tendance à mettre l'accent sur les manières positives d'« être avec » (HARAWAY, 2008) les animaux, des travaux ont également exploré la difficulté à « compagnonner » (LIVINGSTON et PUAR, 2011) avec certaines « créatures inconfortables » (*Awkward creatures*) (GINN et al., 2014), telles que les limaces, à partir desquelles Franklin Ginn souligne la nécessité de penser, aussi, le détachement comme composante essentielle d'une éthique plus qu'humaine (GINN, 2014).

Ce numéro spécial, en réunissant huit textes inédits sur les animalités urbaines (sept articles issus de recherches et un entretien avec la directrice de la maison d'édition Animal Debout), entend contribuer aux discussions sur les formes plurielles et ambivalentes que prend l'expérience négociée de la cohabitation entre humains et animaux, constitutives de la ville plus qu'humaine (voir aussi les numéros spéciaux : BRIGHENTI et PAVONI, 2021 ; RUDDICK et al., 2023). À travers l'emploi d'expressions comme celle de « voisinage » (voir ZASK, 2020), de « coexistence », de « cohabitation interspécifique », et d'« expérience du vivre-ensemble », les textes font écho à

¹ On peut également citer deux catégories proches de synurbique : « synanthropique » se réfère à tout environnement anthropisé, dont la ville (FRANCIS et CHADWICK, 2012 ; VAN PATER, 2022) ; « liminaire » a été forgée par des philosophes dans la perspective de l'élaboration d'une théorie politique des droits des animaux (DONALDSON et KYMLICKA, 2011).

des intensités d'interactions différentes, ainsi qu'à la manière dont les relations sont transformées par l'interaction.

Par la place qu'ils occupent, les spatialités qu'ils génèrent et les relations qui se nouent autour et avec eux, les animaux dont il est question dans ce numéro – sangliers (CHANDELIER et al., ce numéro; MARIN et al., ce numéro), renards (VANDEN BERGHE, ce numéro), vaches (GARÇON et al., ce numéro), goélands (PAULET et LECLERCQ, ce numéro), vers luisants (CHASTANT, ce numéro) et autres insectes (CLAVEL et al., ce numéro), et auxquels s'ajoutent notamment chiens, lapins, loups, serpents et singes des récits fictionnels (SALOMON CAVIN avec GEORGES et SIMON, ce numéro) – sont principalement associés à une animalité aux statuts ambigus, « multiples et contradictoires » pour reprendre les termes de Manceron & Roué (2009). Dans les contributions, les animaux sont souvent décrits par les acteurs humains comme « gênants » (GARÇON et al., ce numéro; PAULET et LECLERCQ, ce numéro), « nuisibles » (CLAVEL et al., ce numéro), « à problème » (MICOUD et BOBBÉ, 2006, in: CHANDELIER et al., ce numéro; MARIN et al., ce numéro) (MICOUD et BOBBÉ, in: CHANDELIER et al., 2024; Marin et al., 2024) et source de « disservices » (MARIN et al., ce numéro), ou de « désordre urbain » (VANDEN BERGHE, ce numéro). Ils font l'objet de plaintes (GARÇON et al., ce numéro), notamment lorsque leur population est considérée comme trop importante comme dans le cas des goélands (PAULET et LECLERCQ, ce numéro), rappelant les travaux d'Alizé Berthier sur les oiseaux en ville (BERTHIER, 2019).

Simultanément, ces animaux peuvent être perçus et décrits comme des « victimes » des activités humaines (GARÇON et al., ce numéro) ou d'une urbanisation vue comme néfaste (CHANDELIER et al., ce numéro) qui participerait de leur « désensauvagement » (MARIN et al., ce numéro). À l'instar de ce que soulignent Manceron & Roué (2009), « *les lieux, les problèmes identifiés, les hommes [sic] et les animaux concernés forment des agencements conflictuels singuliers qui recouvrent à chaque fois des enjeux sociaux et environnementaux spécifiques* » (p. 5). La reproduction de formes de hiérarchisation du vivant, allant de la protection à l'extermination, se manifeste dans les spécificités propres à chaque espèce, mais aussi en fonction des espaces qu'elles occupent (CHANDELIER et al., ce numéro; CLAVEL et al., ce numéro) et de la diversité des acteurs et des actrices. Une même espèce peut alors générer des réactions allant du « rejet à l'empathie » (PAULET et LECLERCQ, ce numéro; VANDEN BERGHE, ce numéro). En même temps, la relation fait ressortir la configuration dynamique de ces statuts. C'est par exemple le cas lorsqu'un individu confronté quotidiennement à la présence d'un goéland développe au fil des interactions un attachement particulier avec cet individu (PAULET et LECLERCQ, ce numéro), ou bien dans le cas des moustiques qui deviennent utiles pour certains acteurs agricoles lorsqu'ils sont enrôlés comme agents de stérilisation de leurs congénères (CLAVEL et al., ce numéro). Boris Chastant (ce numéro) offre par ailleurs une perspective particulièrement originale en explorant les enjeux de coexistence avec des insectes – les vers luisants – historiquement caractérisés par leur invisibilité.

Nous résumons les contributions selon trois grands axes thématiques, qui n'épuisent pas la richesse des perspectives théoriques et empiriques ouvertes par chaque article.

AGENTIVITÉ ET URBANITÉS TRANSGRESSIVES DES ANIMAUX

De manière générale, et d'un point de vue spatial, la littérature sur la présence animale en ville a invité « à poser un regard renouvelé sur des objets classiques comme les limites, les réseaux ou les fonctions urbaines » (ESTEBANEZ, 2015 : 126) tout en rejoignant les questions concernant d'autres espaces que les villes, et notamment la question de la juste place (ou « *proper place* ») des animaux (MAUZ, 2002 ; PHILO, 1995). Des travaux antérieurs ont montré comment les marges urbaines en périphérie des villes (GULLO et LASSITER, 1998) ou les friches urbaines (LORIMER, 2008) constituent des espaces importants de rencontre et de frictions entre humains et animaux. Plusieurs articles du numéro spécial se focalisent sur des espaces urbains peu denses, les marges des villes (GARÇON et al., ce numéro ; VANDEN BERGHE, ce numéro), ou le périurbain (CHANDELIER et al., ce numéro), et traitent de la circulation des animaux entre milieux urbains et ruraux qu'elle soit spontanée, ou liée à des politiques de gestion telles les trames vertes et bleues (MARIN et al., ce numéro).

L'agentivité des animaux au sein des milieux urbains et périurbains ressort dans les contributions du numéro au sein duquel plusieurs articles illustrent la capacité d'individus ou de populations animales de sangliers, de goélands ou de vaches divagantes, à s'appropriier ces espaces, à en utiliser les ressources et les infrastructures, et à questionner les pratiques de gestion en vigueur, soulignant leur pouvoir d'action sur la fabrique urbaine. Lucile Garçon et al. et Chloé Vanden Berghe (ce numéro) mettent en lumière à quel point les « espaces des animaux » (*animal spaces*) – les lieux et catégories d'assignation des animaux par les collectifs humains – et les « lieux bestiaux » (*beastly places*) – i. e. les géographies vécues et les espaces appropriés par les animaux eux-mêmes – sont interdépendants d'un point de vue historique et contemporain. Par exemple, l'urbanisation du renard dans la région bruxelloise prend sens à travers la prise en compte des changements paysagers, de l'évolution du statut du renard dans les réglementations juridiques, des modalités de gestion de l'épidémie de rage, et des capacités d'adaptation de certains individus.

De nombreux textes du numéro interrogent aussi la nature « hautement transgressive » de la présence animale en ville (GRIFFITHS et al., 2000). Donne-t-elle à voir une ville transformée par l'animal ? L'entretien avec l'éditrice d'Animal Debout, Nathalie Georges (ce numéro), évoque comment des récits littéraires sur les futurs urbains imaginent l'effacement progressif d'une ville dominée par les humains au profit de territoires hybrides réinvestis par les faunes et les flores sauvages, mais au prix d'une mise à distance entre humains et animaux. À cet égard, la question des mobilités animales (HODGETTS et LORIMER, 2020) est un enjeu central de la production des spatialités transgressives. Plusieurs articles insistent sur la manière dont les espèces, par leur mobilité, interrogent et remettent en cause les catégories de ville et de campagne à partir desquelles sont forgés le statut, la fonction et le mode de régulation des collectifs plus qu'humains. Les recherches de Lucile Garçon et al. (ce numéro) montrent comment les bovins « divagants » en Corse, des animaux ni sauvages ni domestiques et aux origines et histoires très variées, transgressent les frontières villes-campagnes et ne trouvent de « juste place » (MAUZ, 2002) ni dans les milieux ruraux, ni dans les milieux urbains. La présence des bovins dans l'agglomération de Bastia est perçue par une partie de la population comme un dysfonctionnement

du système agricole, tandis que la présence de sangliers dans la métropole bordelaise est vécue comme un dérèglement de la nature urbaine, une transgression des fonctions et des usages de l'espace délimités par la frontière urbain-rural (MARIN et al., ce numéro). Joanne Clavel et al., dans leur article consacré à l'entomofaune, définissent clairement les contours de cette transgression: «*Par leur nombre, leur diversité, leur petite taille, leur cycle biologique, leur mouvement, leur adaptabilité, les insectes transgressent et échappent sans cesse à ces assignations, jouant un rôle majeur en tant que producteurs d'espaces*» (p. 105). Les fictions urbaines «La Meute» (ORAZY, 2020) et «Les ruines volontaires» (FICHET, 2023) soulignent elles aussi la porosité des frontières entre terres sauvages et milieux urbains, comme le rappelle Nathalie Georges.

DE LA MULTIPLICITÉ DES RELATIONS AUX MODES DE GESTION

Si la «*cohabitation [...] peut être difficile et violente*» par exemple quand des renards investissent un espace urbain (VANDEN BERGHE, ce numéro: p. 23), plusieurs textes décrivent la transformation d'interactions entre humains et animaux au gré de différents types de rencontres, et la multiplicité des relations aux animaux selon que les espaces sont (intra)urbains ou périurbains. En s'appropriant des portions du territoire bruxellois, les renards contribuent au façonnement de la vie urbaine d'un point de vue matériel et sensoriel et transforment les modes d'interactions avec les habitant-e-s. L'article de Marie Chandelier et al. (ce numéro) illustre comment différents facteurs tels que les trajectoires résidentielles, les pratiques individuelles – comme la chasse –, et le lieu de la rencontre avec l'animal orientent les relations habitant-e-s à une espèce comme le sanglier. L'ethnographie numérique d'un programme de sciences participative autour des vers luisants en France menée par Boris Chastant (ce numéro) montre comment l'observation naturaliste «vernaculaire» peut constituer un mode d'attention et d'attachement envers les non-humains peu vus des humains et peu présents dans les représentations culturelles. Les recherches de Matiline Paulet et Maya Leclercq (ce numéro) soulignent aussi comment les humains et les goélands adaptent mutuellement leurs comportements, et comment dans certains cas, suite à la «fréquentation» régulière de l'oiseau et à l'engagement mutuel des corps, une cohabitation se met progressivement en place et se substitue à la confrontation. Au final, «*que ce soit dans l'affrontement ou dans le nourrissage, les humains sont transformés par la rencontre avec l'oiseau*» (p. 123).

Plusieurs textes du numéro spécial font écho à des formes de réenchancement qui pourraient aller de pair avec un réensauvagement de la ville. L'observation naturaliste des espèces animales dans ou depuis son espace domestique peut renforcer des formes d'attachement au vivant non humain (CHASTANT, ce numéro; PAULET et LECLERCQ, ce numéro). L'écriture et la fiction pourraient participer à la construction de nouveaux imaginaires de cohabitation avec les animaux en ville (SALOMON CAVIN avec GEORGES et SIMON, ce numéro). Dans la nouvelle, «Les ruines volontaires» (FICHET, 2023) de la collection *Fabuleux ZOOpuscules*, l'humanité a délibérément abandonné une ville – Saint-Brieuc – pour «faire place» aux animaux sauvages. Dans cette utopie, la ville devient le lieu de sociétés animales affranchies; loup et singes investissent l'espace urbain dans un monde où l'humain a «réussi à ne pas être partout» (FICHET, 2023: 14, in SALOMON CAVIN avec GEORGES et SIMON, ce numéro).

Ces évolutions dans les relations invitent beaucoup d’auteurs et d’auteurs du numéro à engager une réflexion sur les politiques de gestion des animaux en ville, de la protection à leur mise à mort, à l’instar des réponses cynégétiques apportées à l’augmentation du nombre des sangliers (MARIN et al., ce numéro). Le texte de Joanne Clavel et al. (ce numéro) qui décrit, entre autres, la lutte menée contre des insectes considérés comme nuisibles dans l’espace métropolitain de Montpellier, interroge l’écologisation des pratiques de gestion, avec la réduction des interventions chimiques, et met en avant des liens continus entre santé des humains et santé des écosystèmes. Pour ces autrices, la notion d’écologisation des pratiques de gestion est envisagée de façon « inclusive » – avec des « *pratiques de spatialisation et de préservation de la nature, non-agir pour laisser-faire, techniques de mise à mort, orientations biotechnologiques, usages des pesticides* » (p. 90). L’article de Carole Marin et al. (ce numéro) rappelle les échecs et les insuffisances de certaines politiques de gestion, notamment dans le cas des sangliers dans la métropole bordelaise où une régulation très importante est pratiquée.

La question de la méconnaissance des populations animales et de leur comportement revient régulièrement dans les textes, et est parfois directement mise en relation avec des échecs dans les modes de gestion. À travers ses histoires d’anecdotes autour des vers luisants, Boris Chastant (ce numéro) montre que la mise à mort d’un animal peut être liée à des formes de méconnaissance de certaines espèces animales d’autant plus lorsqu’il ne s’agit pas de mammifères et d’oiseaux. Au sujet du bétail « divagant », Lucile Garçon et al. (ce numéro) expliquent que les acteurs connaissent peu cette catégorie d’animaux, et ne disposent pas de données chiffrées sur elles, sur les espèces et les individus qui la composent ; cela aboutit à la dépolitisation de cette présence animale et à des modifications de l’aménagement du territoire local sans réelle stratégie politique de gestion. De la même manière mais au sujet du sanglier à Bordeaux, Carole Marin et al. (ce numéro) mettent en avant un manque de connaissances sur le plan biologique, un manque de données sur le comportement des sangliers qui s’aventurent en ville, et même un manque de données sur les dégâts qui seraient provoqués par ces individus. Dans un contexte d’incertitude caractéristique des problèmes environnementaux, un espace de contestation s’ouvre sur la légitimité des savoirs et la distribution de la responsabilité entre les acteurs et actrices.

DES NIVEAUX D’ANALYSES ET DES APPROCHES MÉTHODOLOGIQUES DIVERSIFIÉES

Les textes réunis dans le cadre de ce numéro spécial reflètent la diversité méthodologique qu’appelait de ses vœux Henry Buller (2015) pour aborder une géographie plus qu’humaine et la relation humains-animaux. Malgré la multiplication des appels à aller au-delà des approches représentationnelles, plusieurs textes de notre numéro illustrent comment l’approche des représentations par le biais de l’analyse de sources écrites ou de matériaux produits dans le cadre d’enquêtes par entretiens peut encore contribuer à éclairer les relations complexes entre humains et animaux et ce, d’autant plus lorsque les données sur les populations et les comportements des animaux manquent comme par exemple à Bordeaux dans le cas des sangliers (MARIN et al., ce numéro). Les représentations humaines des animaux et des relations humains-animaux peuvent être abordées à travers l’analyse de textes

littéraires, en mobilisant la zoopoétique (SIMON, 2021), mais aussi à partir de l'étude des propos d'acteurs et d'actrices via des enquêtes par questionnaires (CHANDELIER et al., ce numéro) ou entretiens (CHANDELIER et al., ce numéro; CLAVEL et al., ce numéro; GARÇON et al., ce numéro; MARIN et al., ce numéro; PAULET et LECLERCQ, ce numéro), ou de discours rapportés dans la presse (CHANDELIER et al., ce numéro; GARÇON et al., ce numéro). Ces matériaux restent particulièrement adéquats pour montrer une diversité et pluralité des représentations et de pratiques, notamment dans des situations de conflits.

Malgré cette entrée par les représentations, la matérialité et l'agentivité des animaux sont prises en compte de plusieurs manières, notamment en portant une attention symétrique aux mondes humains et non humains ainsi que le préconisait Henry Buller (2015). Suivant une approche plus qu'humaine, cherchant à «*assouplir les limites dichotomiques entre les sciences sociales et naturelles pour mieux tenir compte de la présence animale*», Chloé Vanden Berghe (ce numéro: p. 19) a combiné les outils des sciences sociales et de l'éthologie (voir aussi BARUA et SINHA, 2019; HODGETTS et LORIMER, 2020) en partant du principe que des animaux, tels les renards bruxellois, en tant que sujets agissants, coproduisent l'espace urbain. C'est ainsi que pour se rendre sensible à l'expérience que les renards font de leur environnement, l'autrice n'hésite pas à pratiquer elle-même l'observation directe d'animaux. Combinant différentes techniques d'observation – d'une présence prolongée sur le terrain à l'usage des pièges photographiques – afin d'apprendre à identifier les individus, à interpréter leurs traces et comportements observés et à construire une juste distance pour acculturer les renards à sa présence discrète; les analyses que ces méthodes permettent de produire, «*loin de rivaliser avec les sciences naturelles, viennent compléter l'état des connaissances en posant d'autres questions et en apportant d'autres réponses*» (VANDEN BERGHE, ce numéro: p. 29-30), ouvrant ainsi un riche espace de discussion épistémologique, en particulier lorsqu'elles sont articulées à une démarche ethnographique.

Une place importante est d'ailleurs faite à des formes originales d'ethnographie dans les articles du numéro, invitant à suivre les animaux et les humains, à s'installer avec, et même parfois chez eux, pour observer de près les ajustements individuels qu'ils réalisent pour coexister avec des goélands (PAULET et LECLERCQ, ce numéro), ou observer les pratiques d'habitant-e-s et des formes d'attachement au travers des traces numériques produites à l'occasion d'un programme de sciences participatives (CHASTANT, ce numéro). Ce suivi est souvent combiné avec des recherches documentaires, y compris de documents juridiques notamment pour cerner les contours des politiques de gestion des animaux divagants en Corse, ou avec des enquêtes historiques pour suivre l'arrivée d'une population de renards et de ses mouvements en relation avec l'urbanisation, ou pour retracer l'évolution d'une coexistence historique millénaire entre les humains et les discrets vers luisants. La diversité des sources écrites mobilisées pour explorer les «traces» animales invite à poser un regard renouvelé sur ces matériaux d'enquête en sciences sociales, et à approfondir la question de leur statut méthodologique, de leurs modalités de croisement et de leur mode d'interprétation dans le cadre d'une géographie animale.

Si l'essentiel des articles du numéro s'appuie sur des études de cas localisées en lien avec des espaces urbains spécifiques (par exemple Montpellier, Lorient ou Sète) ou

même microlocalisées à l'échelle d'un quartier (comme celui du bois de la Grappe à Bruxelles), certains travaux proposent d'aborder des échelles plus larges et s'inscrivent dans des démarches de recherche plus extensives (CHANDELIER et al., ce numéro; CHASTANT, ce numéro); certains matériaux, comme la presse locale et nationale par exemple, permettent de croiser différentes échelles, et de mettre ainsi en exergue différents discours et positionnements vis-à-vis de la gestion et de la conservation d'espèces « à problèmes » comme les sangliers (CHANDELIER et al., ce numéro).

En conclusion, ce panel diversifié de textes inspirés par différentes perspectives conceptuelles et méthodologiques illustre la richesse des recherches francophones sur la cohabitation humains-animaux sauvages en ville, dans un contexte où ce sont avant tout les « services » rendus par la nature en ville, souvent limitée au végétal, qui sont de plus en plus mis à l'agenda politique en lien avec le changement climatique et l'érosion de la biodiversité.

Les approches critiques mettant en avant une animalité sauvage urbaine conquérante, dérangeante et transgressive déployées dans ce numéro nous invitent à poursuivre des recherches et des échanges scientifiques rendus d'autant plus nécessaires à l'heure où ces questionnements peuvent faire l'objet d'une dépolitisation.

Cette collection d'articles correspond à un long et stimulant processus éditorial, émaillé de nombreux échanges. Nous aimerions remercier les vingt-deux auteurs et autrices pour leurs contributions passionnantes, ainsi que les vingt et un évaluateurs et évaluatrices anonymes qui ont donné de leur temps pour ce numéro spécial.

BIBLIOGRAPHIE

- BARUA Maan et SINHA Anindya, 2019: «Animating the urban: an ethological and geographical conversation», *Social & Cultural Geography* 20(8), 1160-1180.
- BERTHIER Alizé, 2019: *Oiseaux urbains? Les conditions d'une cohabitation humains-animaux dans le Grand Paris*, thèse de doctorat, Université Paris 1–Panthéon Sorbonne.
- BOSWORTH Kai, 2022: «The bad environmentalism of “nature is healing” memes», *Cultural geographies* 29(3), 353-374.
- BRIGHTENI Andrea Mubi et PAVONI Andrea, 2021: «Situating urban animals – a theoretical framework», *Contemporary Social Science* 16(1), 1-13.
- BULLER Henry, 2015: «Animal geographies II: Methods», *Progress in Human Geography* 39(3), 374-384.
- CHANDELIER Marie, NIKONOFF Yann, OLIVER Zoé, GOREAU-PONCEAUD Anthony et LEMOIGNE Nicolas, ce numéro: «Représentations médiatiques et habitantes de la présence du sauvage en ville. le cas du sanglier», *Géo-Regards* 16.
- CHASTANT Boris, ce numéro: «Coexister avec les vers luisants. Histoires d'anecdotes», *Géo-Regards* 16.
- CLANCY Cara, 2021: «More-than-human territoriality: the contested spaces and beastly places of Canada geese in Europe's largest urban wetland», *Urban Geography* 44(10), 2098-2120.

- CLAVEL Joanne, BLANC Nathalie, LEANDRO Camila et BOULENGER Laurane, ce numéro: « Vies et morts des insectes, gestions contemporaines de l'entomofaune », *Géo-Regards* 16.
- DERRYBERRY Elizabeth P., PHILLIPS Jennifer N., DERRYBERRY Graham E., BLUM Michael J. et LUTHER David, 2020: « Singing in a silent spring: Birds respond to a half-century soundscape reversion during the COVID-19 shutdown », *Science* 370(6516), 575-579.
- DONALDSON Sue et KYMLICKA Will, 2011: *Zoopolis: A Political Theory of Animal Rights*, Oxford, Oxford University Press.
- DOOREN Thom van et ROSE Deborah Bird, 2012: « Storied-places in a multispecies city », *Humanimalia* 3(2), 1-27.
- ESTEBANEZ Jean (dir.), 2015: « Dossier: animaux dans la ville 1 », *Histoire urbaine* 3(44), 196.
- ESTEBANEZ Jean, GOUABAULT Emmanuel et MICHALON Jérôme, 2013: « Où sont les animaux? Vers une géographie humanimale », *Carnets de géographes* 5.
- FICHET Alexis, 2023: « Les Ruines volontaires », in: *Fabuleux ZOOpuscules*, Rennes, Animal Debout.
- FISKE Amelia, RADHUBER Isabella M., SALVADOR Consuelo Fernández, ARAÚJO Emilia Rodrigues, JASSER Marie, SAXINGER Gertrude, ZIMMERMANN Bettina M. et PRAINSACK Barbara, 2024: « Don't waste the crisis: The COVID-19 Anthropause as an experiment for rethinking human-environment relations », *Environment and Planning E: Nature and Space*, 0(0). <https://doi.org/10.1177/25148486231221017>
- FRANCIS Robert A. et CHADWICK Michael A., 2012: « What makes a species synurbic? », *Applied Geography* 32(2), 514-521.
- GARÇON Lucile, DORÉ Antoine, GISCLARD Marie et TRABUCCO Bastien, ce numéro: « Remettre les vaches à leur place. Les animaux divagants, à l'ombre d'un marronnier corse », *Géo-Regards* 16.
- GIBBS Leah, 2022: « COVID-19 and the animals », *Geographical Research* 60(2), 241-250.
- GINN Franklin, 2014: « Sticky lives: slugs, detachment and more-than-human ethics in the garden », *Transactions of the Institute of British Geographers* 39(4), 532-544.
- GINN Franklin, BEISEL Uli et BARUA Maan, 2014: « Flourishing with Awkward Creatures: Togetherness, Vulnerability, Killing », *Environmental Humanities* 4(1), 113-123.
- GORDO Oscar, BROTONS Lluís, HERRANDO Sergi et GARGALLO Gabriel, 2021: « Rapid behavioural response of urban birds to COVID-19 lockdown », *Proc. R. Soc. B* 288: 20202513. <https://doi.org/10.1098/rspb.2020.2513>
- GRIFFITHS Huw, POULTER Ingrid et SIBLEY David, 2000: « Feral cats in the city », in: PHILO Chris et WILBERT Chris (dir.), *Animal spaces, beastly places*, London; New York, Routledge, 56-70.
- GULLO A. et LASSITER U., 1998: « Chapter 7 The Cougar's Tale », in: WOLCH Jennifer et EMEL Jody (dir.), *Animal Geographies: Place, Politics and Identity in the Nature-Culture Borderlands*, London, Verso.
- HARAWAY Donna J., 2008: *When Species Meet*, U of Minnesota Press.
- HINCHLIFFE Steve et WHATMORE Sarah, 2006: « Living cities: Towards a politics of conviviality », *Science as Culture* 15(2), 123-138.
- HODGETTS Timothy et LORIMER Jamie, 2020: « Animals' mobilities », *Progress in Human Geography* 44(1), 4-26.
- HOVORKA Alice, McCUBBIN Sandra et VAN PATTER Lauren, 2021: *A Research Agenda for Animal Geographies*, Edward Elgar.

- LIVINGSTON Julie et PUAR Jasbir K., 2011 : « Interspecies », *Social Text* 29 1(106), 3-14.
- LORIMER Jamie, 2015 : *Wildlife in the Anthropocene: Conservation after Nature*, University of Minnesota Press.
- LORIMER Jamie, 2012 : « Multinatural geographies for the Anthropocene », *Progress in Human Geography* 36(5), 593-612.
- LORIMER Jamie, 2008 : « Living Roofs and Brownfield Wildlife: Towards a Fluid Biogeography of UK Nature Conservation », *Environment and Planning A: Economy and Space* 40(9), 2042-2060.
- MANCERON Vanessa et ROUÉ Marie, 2009 : « Les animaux de la discorde », *Ethnologie française* 39(1), 5-10.
- MANENTI Raoul, MORI Emiliano, DI CANIO Viola, MERCURIO Silvia, PICONE Marco, CAFFI Mario, BRAMBILLA Mattia, FICETOLA GENTILE Francesco et RUBOLINI Diego, 2020 : « The good, the bad and the ugly of COVID-19 lockdown effects on wildlife conservation: Insights from the first European locked down country », *Biological conservation* 249, 108728.
- MARIN Carole, COUDERCHET Laurent et LEMOIGNE Nicolas, ce numéro : « Le sanglier urbain, impossible cohabitation ? Les disservices et le désarroi bordelais », *Géo-Regards* 16.
- MARIS Virginie, 2018 : *La part sauvage du monde : penser la nature dans l'Anthropocène*, Paris, Éditions du Seuil.
- MAUZ Isabelle, 2002 : « Les conceptions de la juste place des animaux dans les Alpes françaises », *Espaces et sociétés* 110-111(3), 129-146.
- MICOUD André et BOBBÉ Sophie, 2006 : « Une gestion durable des espèces animales est-elle possible avec des catégories naturalisées ? », *Natures Sciences Sociétés*, Supplément 1, 32-35.
- NUNÈS Eric, 2020 : « "Être confiné avec des cafards, c'est terrible" : à Villeneuve-d'Ascq, les étudiants à l'abandon », *Le Monde*, 21 avril.
- O'CONNOR Terry, 2017 : « Commensal Species », in : KALOF Linda (dir.), *The Oxford Handbook of Animal Studies*, Oxford University Press, 524-541.
- ORAZY Florian, 2020 : « La Meute », in : *Fabuleux ZOOpuscules*, Rennes, Animal Debout.
- OWENS Marcus et WOLCH Jennifer, 2017 : « Lively Cities: People, Animals, and Urban Ecosystems », in KALOF Linda (dir.), *The Oxford Handbook of Animal Studies*, Oxford University Press, 541-570.
- PAULET Matiline et LECLERCQ Maya, ce numéro : « L'humain et le goéland en ville : quand des interactions modifient les pratiques et les représentations des citadins vis-à-vis de l'oiseau », *Géo-Regards* 16.
- PHILO Chris, 1995 : « Animals, Geography, and the City: Notes on Inclusions and Exclusions », *Environment and Planning D: Society and Space* 13(6), 655-681.
- RUDDICK Sue, BUNCE Susannah, CLANCY Cara, CLEMENT Bronwyn, CASELLAS CONNORS John Patrick, FAWCETT Leesa, GIANOTTI Anne Short, JOHNSTON Jacquelyn J. et LUTHER Erin, 2023 : « Animating the urban: between infrastructure and encounter », *Urban Geography* 44(10), 2063-2079.
- RUTZ Christian, LORETTO Matthias-Claudio, BATES Amanda E., DAVIDSON Sarah C., DUARTE Carlos M., JETZ Walter, JOHNSON Mark, KATO Akiko, KAYS Roland, MUELLER Thomas, PRIMACK Richard B., ROPERT-COUDERT Yan, TUCKER Marlee A., WIKELSKI Martin et CAGNACCI Francesca, 2020 : « COVID-19 lockdown allows researchers to quantify the effects of human activity on wildlife », *Nature Ecology & Evolution* 4(9), 1156-1159.

- SALOMON CAVIN Joëlle, avec GEORGES Nathalie et la participation de SIMON Anne, ce numéro : « Imaginaires urbains des fabuleux ZOOpuscules. Entretien avec Nathalie Georges, directrice de la maison d'édition Animal Debout », *Géo-Regards* 16.
- SEARLE Adam, TURNBULL Jonathon et LORIMER Jamie, 2021 : « After the anthropause : Lockdown lessons for more-than-human geographies », *The Geographical Journal* 187(1), 69-77.
- SERESS Gábor, SÁNDOR Krisztina, VINCZE Ernő, PIPOLY Ivett, BUKOR Boglárka, ÁGH Nóra et LIKER András, 2021 : « Contrasting effects of the COVID-19 lockdown on urban birds' reproductive success in two cities », *Scientific Reports* 11(1), 17649 (2021). <https://doi.org/10.1038/s41598-021-96858-8>
- SIMON Anne, 2021 : *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject.
- URBANIK Julie, 2012 : *Placing animals : An introduction to the geography of human-animal relations*, Rowman & Littlefield.
- VAN PATTEN Lauren E., 2022 : « Toward a More-Than-Human Everyday Urbanism : Rhythms and Sensoria in the Multispecies City », *Annals of the American Association of Geographers* 113(4), 913-932.
- VANDEN BERGHE Chloé, ce numéro : « Vivants dans la ville. Les renards roux du bois de la Grappe (Région de Bruxelles-Capitale) », *Géo-Regards* 16.
- VARDI Reut, BERGER-TAL Oded et ROLL Uri, 2021 : « iNaturalist insights illuminate COVID-19 effects on large mammals in urban centers », *Biological Conservation* 254, 108953.
- WHATMORE Sarah, 2002 : *Hybrid geographies : natures, cultures, spaces*, London, Thousand Oaks, Calif, SAGE.
- WOLCH J. R., WEST K. et GAINES T. E., 1995 : « Transspecies urban theory », *Environment and Planning D-Society & Space* 13(6), 735-760.
- WOLCH Jennifer, 2002 : « Anima urbis », *Progress in Human Geography* 26(6), 721-742.
- WOLCH Jennifer R. et EMEL Jody, 1998 : *Animal Geographies : Place, Politics, and Identity in the Nature-culture Borderlands*, London, Verso.
- YEO Jun-Han et NEO Harvey, 2010 : « Monkey business : human-animal conflicts in urban Singapore », *Social & Cultural Geography* 11(7), 681-699.
- ZASK Joëlle, 2020 : *Zoocities*, Paris, Premier parallèle.

Silvia FLAMINIO, Maud CHALMANDRIER, Joëlle SALOMON CAVIN	
<i>Introduction</i>	5
Chloé VANDEN BERGHE	
<i>Vivants dans la ville</i>	
<i>Les renards roux du bois de la Grappe (Région de Bruxelles-Capitale)</i>	17
Lucile GARÇON, Antoine DORÉ, Marie GISCLARD, Bastien TRABUCCO	
<i>Remettre les vaches à leur place</i>	
<i>Les animaux divagants, à l'ombre d'un marronnier corse</i>	35
Carole MARIN, Laurent COUDERCHET, Nicolas LEMOIGNE	
<i>Le sanglier urbain, impossible cohabitation?</i>	
<i>Les disservices et le désarroi bordelais</i>	51
Marie CHANDELIER, Yann NIKONOFF, Zoé OLIVER, Anthony GOREAU-PONCEAUD, Nicolas LEMOIGNE	
<i>Représentations médiatiques et habitantes de la présence du sauvage en ville: le cas du sanglier</i>	71
Joanne CLAVEL, Laurane BOULENGER, Nathalie BLANC, Camila LEANDRO	
<i>Vies et morts des insectes, gestions contemporaines de l'entomofaune</i>	89
Matiline PAULET, Maya LECLERCQ	
<i>L'humain et le goéland en ville: quand des interactions modifient les pratiques et les représentations des citoyens vis-à-vis de l'oiseau</i>	109
Boris CHASTANT	
<i>Coexister avec les vers luisants</i>	
<i>Histoires d'anecdotes</i>	129
Joëlle SALOMON CAVIN, avec Nathalie GEORGES et la participation d'Anne SIMON	
<i>Imaginaires urbains des fabuleux ZOOpuscules</i>	
<i>Entretien avec Nathalie Georges, directrice de la maison d'édition Animal Debout</i>	143
CONTRIBUTION HORS THÈME	159
Matthieu GILLOT, Patrick RÉRAT	
<i>Les mobilisations cyclistes à Santiago du Chili et Lima: des revendications pour une justice mobilitaire</i>	161